Daniel Marguerat

Paul de Tarse

L'enfant terrible du christianisme



Paul, cet inconnu

Seuil

PAUL DE TARSE

DANIEL MARGUERAT

PAUL DE TARSE

L'enfant terrible du christianisme

ÉDITIONS DU SEUIL
57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX[e]

ISBN 978-2-02-147617-0

© Éditions du Seuil, mars 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

À Gerd Theissen,
à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire,
en gratitude pour l'originalité de son questionnement des textes
et la finesse de son approche psychologique
de la pensée de Paul.

Préface

Jamais le christianisme ne devra renoncer à cette grandiose et simple hardiesse avec laquelle, par la voix de Paul, il reconnaît que l'intelligence aussi vient de Dieu… Paul est le « saint patron » de ceux qui pensent. Il doit être redouté de tous ceux qui croient servir la foi en réduisant à néant la pensée libre.

Albert Schweitzer,
La Mystique de l'apôtre Paul (1930).

Si vous visitez la place Saint-Pierre à Rome, vous êtes accueillis au perron de la basilique par deux statues géantes érigées en 1846 : à gauche saint Pierre, à droite saint Paul. Le bon et le méchant ? Car Pierre a le regard bonasse et la main bénissante, tandis que Paul toise les visiteurs et tient contre lui une longue épée, le glaive de la Parole, qui tranche et sépare. C'est ainsi que la tradition chrétienne a figé l'image de l'apôtre des nations : froid, autoritaire, colérique, doctrinaire, intolérant, antisémite. Au surplus, antiféministe. Maltraité, mal aimé, il est aussi le plus mal connu des apôtres. Dans certains cercles,

il est de bon ton de ne pas invoquer son nom sous peine d'être taxé de bigoterie ou d'obscurantisme.

Paul de Tarse est l'homme de tous les superlatifs. Peu de personnages de l'Antiquité romaine sont aussi célèbres que lui. On doit à sa plume les premiers écrits chrétiens, qui constituent non loin du tiers du Nouveau Testament. Le succès de sa mission n'a pas d'équivalent dans le monde religieux du Ier siècle. Sans être le fondateur du christianisme, il en fut le premier théologien. Dans le christianisme ancien, on ne connaît pas de penseur plus adulé et plus détesté, plus admiré et plus haï que lui.

Pour son bonheur et pour son malheur, Paul de Tarse demeure, dans le paysage chrétien des origines, une figure incontournable. Jésus de Nazareth n'ayant laissé aucun écrit et prévu aucun dispositif communautaire après sa mort, tout était à inventer. Paul fut le maître d'œuvre de la première mission chrétienne à grande échelle.

La tradition chrétienne a fossilisé son image, comme la statue de la place Saint-Pierre. L'intention de ce livre est d'exhumer la vie derrière le fossile. Or, retrouver Paul en deçà de ce qu'on a fait de lui nécessite de traverser deux millénaires de lecture. Il est arrivé que ses textes soient source de renouveau (saint Augustin, Martin Luther, Karl Barth). Mais le plus souvent, au cours de l'histoire, ils ont été brandis au service d'intérêts qu'on peut dire conservateurs : contre la libération des esclaves, contre le mariage, contre l'émancipation de la femme. Ils furent aussi un vecteur majeur de l'antijudaïsme en Occident. J'affirme que les propos de Paul ne sont pas condamnés à être lus ainsi. Je soutiens qu'il a servi, dès le IIe siècle, d'arme offensive au profit de combats qui n'étaient pas les siens. Il faut donc relire Paul dans *son* histoire et dans *ses* textes.

Mon intention dans ce livre est d'exhumer la vie de ces textes, c'est-à-dire de montrer qu'ils sont le fruit d'un parcours de vie tumultueux et passionné. Je veux montrer comment cette pensée, que j'ose qualifier de géniale, est née d'un parcours de vie qui l'a modelée, qui l'a infléchie, qui l'a transformée, qui l'a fait mûrir. Et pourquoi cette pensée, née de circonstances si particulières, touche à l'universel.

Ceux, celles qui avant moi ont consacré un ouvrage à ce grand apôtre se rangent en deux catégories. Soit ce sont des historiens qui ont tenté, avec (un peu de) peine et (beaucoup d') imagination, de reconstituer la biographie de Paul. Soit ce sont des théologiens qui ont analysé ses écrits. J'ai décidé d'emprunter une troisième voie : croiser la vie et la pensée. Car c'est au creuset de son histoire mouvementée qu'a éclos la réflexion théologique de l'apôtre[1]. Derrière tout grand théologien, il y a un homme qui aime, qui peine et qui souffre. Derrière ses sursauts de tendresse, derrière ses éclats de colère, derrière ses tirades à couper le souffle, quel est l'homme Paul ? Qu'a-t-il vécu, expérimenté, souffert – au point que, de cette vie, a surgi une pensée incandescente ?

Ce qu'on appelle la « théologie de Paul » n'est pas une doctrine monolithique, qu'on débiterait à coups de formules dans un catéchisme. C'est une pensée qui prend forme progressivement, qui évolue, qui grandit, depuis la première lettre aux Thessaloniciens écrite en l'an 51 jusqu'aux lettres de la captivité romaine dans les années 58-60. J'aimerais savoir sous quelles impulsions, à la suite de quelles rencontres, sous le coup de quels chocs, la pensée de Paul s'est peu à peu construite. Non pour faire de la psychologie à bon marché, mais parce que la pensée se nourrit de la vie, et que la vie est instruite de ce que l'on pense. Vécu et pensée se tricotent ensemble.

La théologie de Paul est née du brasier que fut sa vie. Et la grandeur de l'apôtre tient à ce qu'il a trouvé, au sein des

nombreuses crises qu'il a traversées, de quoi approfondir sa réflexion sur Dieu et sur la condition humaine. Au point que le christianisme a trouvé en lui de quoi forger son identité.

Comment accède-t-on à Paul ? Deux sources d'information s'offrent à nous. D'abord ce qu'il a écrit – pas tout seul, mais on y viendra plus tard (voir plus bas p. 90-93) : six lettres destinées à des Églises (Thessalonique, Corinthe deux fois, Galatie, Rome, Philippes) et un billet destiné à un individu (Philémon). D'autres lettres ont été écrites plus tard, par ses disciples et en son nom : les épîtres aux Colossiens, aux Éphésiens, la Deuxième aux Thessaloniciens, les deux à Timothée, celle à Tite (sur la datation de ces épîtres dites « deutéro-pauliniennes », voir plus bas, p. 348-350). La seconde source provient de la main de Luc, l'évangéliste, qui a composé la première histoire du christianisme : le livre des Actes des apôtres. Luc a une intense admiration pour l'apôtre des nations, son héros préféré, à qui il a consacré une grosse moitié de son œuvre[2]. Grâce à lui, nous disposons d'une biographie partielle de Paul, depuis sa conversion près de Damas (Ac 9) jusqu'à l'approche de sa mort à Rome (Ac 28).

Ce double accès nous met en position idéale… sauf que, malheureusement, les données de Paul et celles de Luc ne concordent pas toujours. Une comparaison attentive révèle des écarts, parfois béants. On a même, de temps à autre, l'impression troublante qu'il ne s'agit pas du même homme de part et d'autre. Entre le Paul qui déclare au sanhédrin de Jérusalem : « Je suis pharisien, fils de pharisien… » (Ac 23,6) et l'apôtre qui dit de son passé pharisien : « Je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ » (Ph 3,8), quel point commun ? Entre le Paul qui se justifie : « Je n'ai rien fait contre notre peuple ou contre les règles reçues de nos pères » (Ac 28,17)

et l'apôtre qui déclare catégoriquement : « Christ est la fin de la Loi » (Rm 10,4), qui faut-il croire ?

Les exégètes ont été sévères avec Luc au cours du XX^e^ siècle, concluant que cet auteur avait trahi la pensée de son héros. Ils concédaient à Luc de l'admiration pour son maître, mais le considéraient comme un élève médiocre et peu fiable à retranscrire son enseignement. En réalité, nous verrons que les choses ne sont pas aussi simples que cela.

Luc écrit autour de l'an 90. À trente-quarante ans de distance, il n'est pas informé de tout et omet des épisodes qu'il estime scabreux, par exemple les fâcheries de l'apôtre avec ses communautés. Mais surtout, il reflète l'image que l'on se faisait de Paul une génération après sa mort : une image lissée par le temps et adaptée aux besoins du moment. Il s'agira donc de tenir compte du décalage temporel et de lire Luc avec un œil critique. D'un autre côté, en particulier lorsqu'il est attaqué et doit se défendre, Paul dit la vérité, mais pas nécessairement *toute* la vérité. Sur sa biographie, Paul est un taiseux. Il n'étale pas sa vie et ne la mentionne que lorsqu'il doit témoigner de sa conviction. Si nous disposions uniquement des épîtres, sans les Actes des apôtres, la reconstitution de sa biographie serait une tâche impossible.

Voici donc le dilemme. Rejeter les Actes des apôtres parce que ce récit historique est tardif et subjectif ? Ou suivre Luc au risque d'entrer en collision, je veux dire en contradiction, avec les lettres de Paul ? Dénier toute fiabilité aux Actes est une posture brutale, que rien ne justifie. Il nous faudra donc louvoyer entre les Actes et les écrits pauliniens, parfois choisir l'un plutôt que l'autre, en préférant par principe les dires de l'apôtre au récit de Luc s'ils ne s'accordent pas. Je le mentionnerai au passage.

Mais j'insiste, puisque le récit de Luc est si souvent décrié dans la recherche : lorsque Paul tait ce qui le concerne

personnellement, sa biographie lucanienne vient à notre secours en comblant les trous. Je donne un exemple. L'image traditionnelle de Paul a retenu de lui l'homme du discours, qui manie le glaive de la Parole. Or, Paul fut aussi un guérisseur doué. Comment le sait-on ? Par le récit de Luc, qui raconte plusieurs guérisons accomplies par l'apôtre : à Lystre il guérit un paralysé, à Troas il ramène un garçon à la vie[3]. « Dieu accomplissait par les mains de Paul des miracles peu banals » (Ac 19,11).

On a rétorqué à cela que Paul n'en parlait pas lui-même. Mais si, justement. Toutefois, à son habitude, il en parle à mots couverts. Aux Corinthiens, il écrit : « Les signes de l'apôtre se sont produits parmi vous » (2 Co 12,12). Et que sont ces signes, auxquels ont assisté les Corinthiens lorsque l'apôtre séjournait parmi eux ? Il s'en explique : « patience à toute épreuve, signes miraculeux, prodiges, actes de puissance ». En racontant ses miracles, Luc a donc sauvegardé une face cachée de l'apôtre des nations, qui sans lui serait restée dans l'ombre. Ce qui gît à l'ombre des épîtres, Luc l'a placé au soleil.

Retrouver Paul, je l'ai dit, nécessite de traverser deux millénaires de lecture. Or, plus que sur tout autre sujet du Nouveau Testament, les interprétations qui s'entrecroisent sont saturées idéologiquement. Depuis la Réforme protestante, catholiques et protestants n'ont pas lu le même Paul. Le protestantisme en a fait son icône théologique, bloquant sa lecture sur la doctrine de la justification par la foi. Le catholicisme a relu Paul à partir des épîtres tardives, écrites par ses disciples, et a fait de lui de lui l'avocat d'un conservatisme social.

Par ailleurs, après l'avoir longtemps répudié pour apostasie, des penseurs du judaïsme entrent aujourd'hui dans une lecture plus empathique qui revalorise la foncière judaïté de Paul. L'un d'eux, Daniel Boyarin, écrit ceci : « Si l'on mesure la grandeur d'une œuvre littéraire à sa capacité de générer beaucoup

d'interprétations, alors ces textes [de Paul] méritent de compter parmi les plus grands de la littérature[4]. »

Mon premier article consacré à ce grand homme date de 1985 : « Paul : un génie théologique et ses limites[5] ». Depuis, mi-intrigué, mi-craintif, je n'ai cessé d'avoir un œil sur lui. Car Daniel Boyarin a raison : se plonger dans la lecture de Paul conduit à affronter le maquis des interprétations. Je dis tout de suite que, sauf raison majeure (et cela arrivera), je n'ai pas l'intention d'introduire mes lectrices, mes lecteurs, dans ce fouillis. Je leur demande de me faire crédit : j'ai parcouru ce maquis, j'en ai appris beaucoup, mais je laisserai l'érudition derrière moi. Les notes rassemblées en fin de volume signalent mes sources, livrent des arguments ou orientent vers des lectures utiles. Mais je ne nommerai pas, à chaque pas, ceux dont je m'inspire et ceux de qui je m'éloigne. Mes collègues chercheurs me feront l'amitié de penser que je n'oublie pas la gratitude que je leur dois ; elle est infinie. Sans eux, je ne serais pas arrivé là où je suis : pouvoir, sans peur, rendre compte de ce géant qu'est Paul de Tarse.

Un mot, encore, avant d'entrer dans le livre.

Un mot pour prévenir. Redécouvrir Paul n'est pas de tout repos. Craintifs, s'abstenir. Car la pensée de l'apôtre est explosive. Pour dire le fond de ma pensée – ce qui, j'espère, émergera peu à peu au cours de l'ouvrage –, Paul est victime d'une image désastreuse qui est à l'inverse du feu qui l'habite. Non, Paul n'est pas le théologien poussiéreux que l'on croit. Ce qu'il projetait, mais ne s'est pas réalisé, est un projet d'Église que la chrétienté s'est très tôt refusée à réaliser. Pour le dire autrement : Paul n'est pas derrière nous, mais devant nous. Allons le vérifier.

Mon livre se décline en trois parties. La première (« Un homme au carrefour de deux cultures ») est consacrée au Paul pharisien, puis à sa conversion et à son épopée missionnaire. La deuxième partie (« Une pensée en construction ») suit la chronologie des écrits de Paul et dégage le cheminement de sa pensée (Thessalonique, Corinthe, Corinthe encore, la Galatie, Rome, Philippes, Philémon) ; elle s'achève sur la mort de l'apôtre à Rome. La troisième partie (« Paul après Paul ») s'intéresse à la réception de l'apôtre et de sa pensée : immédiatement au Ier siècle, puis au IIe siècle où Paul est encensé, détesté, domestiqué. On termine avec l'actualité, aujourd'hui, de la pensée de Paul.

Daniel Marguerat
Écublens, novembre 2022

PREMIÈRE PARTIE

Un homme au carrefour de deux cultures

Chapitre 1

Moi, Saül, de la tribu de Benjamin…

Nombre de légendes dorées, dans l'Antiquité, ont été élaborées pour raconter une naissance et une enfance dont on ignorait tout. Ce fut le cas de Jésus de Nazareth, avec la merveilleuse histoire de Noël. Ce ne fut pas le cas de Paul de Tarse. Entre les rares indications des épîtres et les données des Actes des apôtres, on avance à tâtons.

Nul ne sait sa date de naissance. Il devrait être né vers l'an 5 ap. J.-C., ou peut-être un peu avant, suivant l'unique point de repère dont nous disposions : un passage de la lettre à Philémon, écrite vers 58-60, où Paul se dit « un homme âgé » (Phm 9) ; or, suivant les canons anciens, l'homme âgé se situe entre cinquante et cinquante-cinq ans[6]. Paul serait ainsi de dix ans plus jeune que Jésus[7].

Tarse, ville culturelle

On connaît mieux son lieu de naissance : Tarse, une ville du sud de la Turquie actuelle. C'est la métropole de la Cilicie, une province romaine à l'angle nord-est de la Méditerranée, voisine de la Syrie. Elle est située à dix-sept kilomètres de la côte, au bord du Cydnus, dont le cours était navigable jusqu'à

la ville. La ville ancienne se trouvait sur l'une des principales voies commerciales reliant la Syrie au monde grec et romain. On passait par là pour aller de Babylone à Éphèse ou d'Égypte à la mer Noire. La plaine fertile qui l'entourait était connue pour sa production de céréales, de vin, et surtout de lin. La laine des chèvres noires sur les contreforts de la chaîne du Taurus permettait la confection du feutre, qu'on appelait le *cilicium*.

On comprend que cette aisance ait permis à Tarse de devenir *un centre culturel régional*. Toutes les branches des arts libéraux y étaient enseignées : poésie, philosophie, rhétorique. La tradition stoïcienne était fortement présente localement. Strabon, un géographe qui écrivait au tournant de l'ère chrétienne, brosse ce tableau de la ville :

> Les habitants de Tarse sont tellement passionnés pour la philosophie, ils ont l'esprit si encyclopédique, que leur cité a fini par éclipser Athènes, Alexandrie et toutes les autres villes connues comme celles-ci pour avoir donné naissance à quelque secte ou école philosophique. La grande supériorité de Tarse consiste en ce que tous ses étudiants sont des indigènes, circonstance qui tient du reste au peu de facilité des communications. Encore ne garde-t-elle pas à demeure toute sa population studieuse, une bonne partie voyage toujours pour perfectionner son instruction et n'hésite pas à se fixer à l'étranger quand ses études sont tout à fait achevées : c'est le plus petit nombre seulement qui rentre à Tarse. (Strabon, *Géographie*, 14, 5, 13[8])

On retiendra de ce portrait l'émulation culturelle à Tarse, mais aussi son attractivité très locale, expliquant le besoin pour les plus doués de poursuivre leur formation ailleurs. Paul est dans ce cas.

Dix ans séparent Paul de Jésus, mais bien plus encore : la naissance, la culture, le métier, l'origine, la vision du monde.

Jésus est Galiléen, il vient d'un pays de lac et de villages et n'a jamais dû se sentir à l'aise à Jérusalem. Ses paraboles parlent des noces dans les villages, des chômeurs qui attendent l'embauche, des semailles difficiles, et du berger comptant ses moutons le soir venu. Paul, lui, est un citadin d'Asie Mineure, un homme des villes et du grand large. C'est un intellectuel de haut vol. Il évoquera les maisons et les marchés, les maîtres et les esclaves, les routes, les sanctuaires dominant la cité. Son parcours intellectuel le fera passer de Tarse à Jérusalem, où il choisira de poursuivre sa formation.

Tout oppose ces deux figures, et pourtant, c'est d'elles que naîtra le christianisme.

L'homme au double nom

Saül ou Paul ? L'homme porte deux noms. Son nom hébreu, Shaoul (Saül), rappelle le premier roi d'Israël, le plus célèbre ancêtre de la tribu des Benjaminites, à laquelle appartient la famille de Paul. Son second nom, Paulos, est la forme grécisée du latin Paulus. Il n'est pas flatteur, puisque *paulus* signifie étymologiquement *petit*, *faible*. Peu fréquent dans le monde gréco-romain, ce nom est surtout inconnu du monde juif : nous ne connaissons aucun autre exemple de Paulus juif avant le IIIe siècle[9].

D'où provient-il alors ? On a pensé que Paul l'avait emprunté au proconsul de Chypre Sergius Paulus, qu'il convertit, car c'est justement à cette occasion que Luc signale pour la première fois son nom grec (Ac 13,9). Origène, au IIIe siècle, a formulé cette hypothèse[10]. Saint Augustin a supposé qu'il avait adopté le nom Paulus par humilité[11] (« Je suis le plus petit des apôtres », 1 Co 15,9). Quant à penser qu'il s'agirait du nouveau nom donné à Saül par l'Esprit saint après sa

conversion, comme le propose saint Jean Chrysostome, n'y songeons même pas[12].

En réalité, c'était une coutume établie, et répandue parmi les juifs de la diaspora, de se doter d'un nom gréco-romain : Syméon-Céphas *alias* Pierre (le disciple de Jésus), Jean *alias* Marc (qu'on appellera Jean-Marc), Joseph Barsabbas *alias* Justus (un disciple de Jérusalem), Syméon *alias* Niger (un chrétien d'Antioche), Saül *alias* Silvanus (collaborateur de Paul)[13]. Dans ces doubles nominations, le premier nom signale l'origine et le second la culture d'adoption. Le choix du nom Paulos nous échappe. Le plus raisonnable est de penser qu'il a été dicté par l'assonance Saulos-Paulos, et qu'il a été accolé au petit Saül dès son enfance.

Quoi qu'il en soit, avec ses deux noms, Saül-Paul s'affiche comme *un homme de double culture*, *un citoyen du monde*. Il appartient à cette génération de brillants intellectuels juifs, à l'instar de Philon d'Alexandrie, le philosophe (de vingt ans son aîné), et de Flavius Josèphe, l'historien (de trente ans son cadet) ; ils ont été eux aussi des passeurs d'idées, des passeurs de valeurs, du monde juif au monde gréco-romain.

Fier de sa filiation juive

De sa filiation juive, Paul est fier. Il la revendique lorsque des concurrents, intervenant dans les Églises qu'il a fondées, la lui contestent. « Ils sont hébreux ? moi aussi ! Israélites ? moi aussi ! de la descendance d'Abraham ? moi aussi ! » (2 Co 11,22). Les termes « hébreu » et « israélite » ne sont pas synonymes ; le premier traite de la langue, le second de l'ethnie : Paul appartient à l'ethnie juive, le peuple choisi de Dieu, bénéficiaire des promesses de salut faites à Abraham ; en

tant qu'hébreu, il lit la langue sacrée des Écritures et pratique l'araméen parlé.

Son pedigree s'allonge dans la lettre aux Philippiens : « circoncis le huitième jour, de la race d'Israël, de la tribu de Benjamin, Hébreu fils d'Hébreux ; pour la loi, pharisien » (Ph 3,5). Dans les Actes des apôtres, Paul s'écrie devant le sanhédrin de Jérusalem : « Frères, je suis pharisien, fils de pharisien ! » (Ac 23,6). Le père de Paul, semble-t-il, appartenait à ce mouvement de laïcs engagés qu'est le pharisaïsme ; cela s'explique-t-il par le fait que, selon saint Jérôme, la famille était originaire de Gishala en Galilée[14] ? On ne rencontre en effet pas de pharisiens hors de Palestine. Le prénom de Saül, peu courant dans la diaspora, pourrait appuyer cette idée en signalant une tendance nationaliste dans la famille.

Une formation poussée

Suivant la tradition juive, la formation scolaire et religieuse du petit Saül a été dictée par son père. Dans le judaïsme de la diaspora, elle se déroulait en grec et dans le cadre de la synagogue. L'initiation à la ritualité juive allait de soi pour les garçons. L'apprentissage des Écritures s'opérait par mémorisation (la Torah, les Psaumes, les Prophètes). Les nombreuses citations des Psaumes dans les lettres de Paul peuvent remonter à la mémorisation de son enfance, d'autant qu'elles proviennent de la Septante, qui est la traduction grecque de l'Ancien Testament : « Sa familiarité avec la Bible grecque est si souveraine, écrit Martin Hengel, que l'on doit supposer qu'il a grandi avec elle[15]. »

Le grec a été la *langue maternelle du petit Saül*. Sa maîtrise du grec – très exactement la *koinè*, variante du grec parlée sur tout le pourtour méditerranéen dès le IIIe siècle av. J.-C. – ne

laisse aucun doute à cet égard. Si son style n'a pas les joliesses d'écrivains classiques, il pense manifestement dans cette langue. Ce choix linguistique pour communiquer au cours de sa mission ne résulte donc pas seulement d'une volonté de s'adapter à son auditoire, mais correspond à sa culture d'origine.

La formation scolaire élémentaire comprenait la gymnastique, la musique, la lecture et l'écriture. À quatorze ans, ce qui coïncidait à peu près avec la majorité juive, débutait une formation supérieure, où l'on apprenait la grammaire, la rhétorique (l'art du bien-parler et du bien-écrire), la dialectique (l'art du bien-penser). Au sommet – nous dirions l'université –, se trouvaient les écoles philosophiques, et Tarse s'enorgueillissait de posséder la plus renommée des écoles stoïciennes. Au vu de l'orientation familiale, on peut penser que Paul a reçu sa formation initiale dans une de ces écoles synagogales qui préservaient les élèves des influences païennes.

A-t-il suivi une formation rhétorique pointue ? Les avis sont partagés. À lire ses lettres, la maîtrise de la rhétorique est évidente. Paul connaît à fond l'art de construire une argumentation, comme on s'en aperçoit en particulier à la lecture de la lettre aux Galates et de l'épître aux Romains. Il maîtrise l'art de la diatribe, très prisé des prédicateurs stoïciens, où l'on cite un interlocuteur fictif pour le contrer. Exemple : « Qu'est-ce à dire ? Nous faut-il demeurer dans le péché afin que la grâce abonde ? Jamais de la vie ! » (Rm 6,1-2). Cette excellence du débat, Paul l'a incontestablement acquise durant sa formation, et il en a usé en prédication orale autant que dans la communication écrite. Mais d'un autre côté, Paul ne cite jamais les auteurs classiques (Homère, Aristote, Platon), dont se nourrissait la formation supérieure en grec. La seule exception est une citation du poète Ménandre dans la première lettre aux Corinthiens (1 Co 15,33), mais qui était depuis longtemps tombée au niveau proverbial[16]. N'avait-il donc pas acquis de culture

grecque classique ? La seule certitude est qu'il n'en fait pas état. On peut toutefois douter de son ignorance en la matière.

En résumé, *la première socialisation de Paul s'est faite dans le milieu de la diaspora juive, parlant grec, ouvert à la culture gréco-romaine, si bien qu'il fut à l'aise autant dans la tradition juive que dans la formation scolaire hellénistique*. Sa famille disposait visiblement des moyens financiers nécessaires pour lui faire acquérir une bonne éducation. Retenons cette qualité : aucun des disciples de Jésus n'a bénéficié d'un aussi haut niveau de formation.

Le citoyen romain

Lorsqu'il est arrêté à Jérusalem sur dénonciation juive, ce que raconte le livre des Actes, Paul s'offusque de ce que le tribun romain décide de le faire fouetter ; il affirme qu'il est citoyen romain. Et l'on assiste à cet étonnant dialogue :

> [27] Le tribun revint demander à Paul : « Dis-moi, tu es citoyen romain, toi ? – Oui, dit Paul. [28] Le tribun reprit : « Moi, j'ai payé la forte somme pour acquérir cette citoyenneté. – Et moi, dit Paul, je l'ai de naissance. » (Ac 22,27-28)

Dans ses lettres, Paul ne parle jamais de sa citoyenneté romaine ; c'est pourquoi, comme souvent, les dires des Actes ont été contestés. On a supposé que Luc, dans le but de magnifier son personnage, l'avait indûment paré de cette dignité. Les arguments : 1) la foi juive aurait été incompatible avec ce statut ; 2) Paul a été fouetté à trois reprises, selon ses dires (2 Co 11,25), ce qui contrevient à la protection accordée aux citoyens de Rome ; 3) la famille de Paul n'appartenait pas à une classe sociale élevée justifiant ce statut élitaire[17].

Or ces arguments ne tiennent pas. La citoyenneté romaine n'imposait aucun devoir religieux incompatible avec le judaïsme. Paul a subi la flagellation, qui est une peine romaine et non juive, mais des sources romaines révèlent que la protection accordée aux citoyens pouvait être bafouée par des gouverneurs prompts à la répression[18]. La citoyenneté romaine fonctionnait comme un sauf-conduit dans tout l'Empire… mais encore fallait-il être en mesure de prouver sur le moment un statut que n'attestait aucun document d'identité ! Dans ces cas-là, seule la parenté était garante de l'individu.

Quant à la citoyenneté romaine, supposait-elle un niveau social élevé ? Il existait quatre moyens d'en bénéficier : soit par tradition familiale, soit par remerciement pour services rendus à l'Empire, soit par achat, soit par émancipation de l'esclavage. L'hypothèse la plus vraisemblable est que la famille de Paul descendait d'esclaves émancipés. Il était courant en effet qu'un citoyen romain, après avoir affranchi ses esclaves (la manumission), les fasse accéder au statut de *civis romanus*. Philon d'Alexandrie témoigne de cette situation pour les juifs romains du quartier du Trastevere, amenés en Italie comme prisonniers de guerre, affranchis par leurs maîtres et mis au bénéfice de la citoyenneté[19]. L'empereur Auguste a d'ailleurs tenté de freiner cette tendance, qu'il jugeait excessive.

Cependant, l'argument décisif en faveur de la citoyenneté romaine de Paul est à chercher ailleurs, à savoir dans son appel à l'empereur pour être jugé à Rome (Ac 25,11-12). Harcelé par les autorités juives qui veulent le faire condamner, Paul réclame en effet de passer sous la juridiction de l'empereur. Jamais Porcius Festus, préfet de la province de Judée, n'aurait autorisé le transfert de Paul à Rome si son prisonnier n'avait eu droit à ce privilège juridique en tant que *civis romanus*.

Saül-Paul appartenait donc à cette élite de l'Empire. Qu'il n'en fasse pas mention dans ses lettres se comprend aisément :

une correspondance religieuse n'a que faire de ce détail. Qu'il ait été en plus citoyen de Tarse, comme on le lit en Actes 21,39, est moins certain[20]. En tant que citoyen romain, il devait porter trois noms : le *praenomen* ou nom personnel, le *nomen gentilicium* ou nom de famille, le *cognomen* ou nom propre. Paulus serait le *cognomen*. S'appelait-il Caïus Julius Paulus, comme le proposent certains[21] ?

Mesurons les multiples dimensions du personnage. En plus de sa judaïté et de sa culture hellénistique, il faut donc prendre en compte – ce qu'on oublie le plus souvent – sa romanité[22]. Paul est un homme de l'Empire. En principe, comme tout citoyen romain, il comprend (au moins un peu) le latin. Sa romanité explique les choix stratégiques de sa mission, axée sur les villes et sur les colonies romaines (Antioche de Pisidie, Lystre, Philippes, Corinthe). S'installer, comme il le fait, dans le chef-lieu d'une province pour rayonner à partir de là dans la région, c'est adopter la géopolitique impériale.

Les trois mondes de Saül-Paul nous sont donc apparus : *notre homme est religieusement juif, culturellement grec, politiquement romain ; il se situe au carrefour de trois mondes.* Ce métissage culturel lui permettra de configurer un christianisme à envergure universelle. Il y a d'ailleurs une évidente synchronie entre l'émergence d'un christianisme à vocation universelle avec Paul et la mondialisation grandissante de l'Empire romain dès le règne d'Auguste (mort en 14 ap. J.-C.). Le futur apôtre est imbibé de l'idéologie mondialiste en vogue.

Le choix d'être pharisien

Saül-Paul devait avoir autour de vingt ans quand il choisit d'être pharisien. S'il mentionne dans son pedigree « pour la Loi, pharisien » (Ph 3,5), c'est qu'il a pris la décision de s'engager

activement dans ce mouvement. Or, la difficulté qui surgit aussitôt est de savoir ce que représentait un tel engagement. Le lecteur des évangiles doit s'empresser d'oublier le portrait négatif des pharisiens, tel qu'il se dessine en particulier dans l'évangile de Matthieu : mauvais, haineux, inhumain, légaliste[23]. Le premier évangile dresse une image anachronique des pharisiens, correspondant à ce qu'étaient les leaders du judaïsme après 70, en opposition ouverte avec les communautés chrétiennes. Ce sont les adversaires de la chrétienté de Matthieu qui sont dépeints dans l'Évangile, plutôt que les interlocuteurs de Jésus. À qui s'adresser pour obtenir un portrait fiable des pharisiens avant la catastrophe de la fin du Temple de Jérusalem, en l'an 70, qui conduisit à un incontestable durcissement des fronts ?

La réponse est totalement inattendue : les témoignages juifs sur la foi pharisienne, à l'exception des *Psaumes de Salomon* datant de la fin du Ier siècle av. J.-C., proviennent de la *Mishna*, une anthologie de sentences rabbiniques qui date elle-même de… 200 ap. J.-C. ! Quand bien même on peut tabler sur une pérennité dans la transmission, l'écart chronologique est énorme avec Paul, et les traditions de la *Mishna* sont fortement marquées par l'évolution postérieure du rabbinisme tannaïte[24]. Résultat : *historiquement, le seul témoignage direct d'un pharisien des années 30-60 nous est livré par… l'apôtre Paul lui-même !*

Des érudits juifs le confirment. Pour Daniel Boyarin, les écrits pauliniens nous placent dans cette situation exceptionnelle de disposer de « l'autobiographie spirituelle d'un juif du Ier siècle[25] ». Alan Segal surenchérit : « Ironiquement, Paul est l'une des sources les plus fécondes et les plus fiables pour connaître la vie religieuse juive au Ier siècle[26]. »

Les lettres de Paul nous font assister aux propos, pris sur le vif, d'un pharisien d'avant 70… un Paul toujours pharisien ? ou ex-pharisien ? Il est trop tôt pour le dire, mais d'emblée, sa

culture pharisienne ne saurait être niée. Quant aux informations de première main sur le judaïsme d'alors, c'est à l'historien Flavius Josèphe qu'il faut s'adresser en lisant sa *Guerre des Juifs* (publiée vers 80) et ses monumentales *Antiquités juives* (vers 95-98).

Que sait-on du pharisaïsme ? Le mouvement est né au IIe siècle av. J.-C., en même temps que le parti essénien, dans le cadre de la guerre civile déclarée en Israël contre le régime séleucide (Jean Hyrcan, Alexandre Jannée). En réaction contre la politique moderniste de la cour qui était sous influence hellénistique, se forma « un groupe d'hommes pieux [les *hassidim*], hommes vaillants en Israël et tout ce qu'il y avait de dévoué à la Loi » (1 M 2,42). Ces hommes se joignent à la lutte armée des Maccabées contre le régime séleucide, qui finit par tomber. Mais à la différence du parti essénien, qui déclara impur le sacerdoce du grand prêtre de Jérusalem et se retira dans le désert de Juda à Qumrân, le parti des « hommes pieux » resta actif dans le peuple.

Ce mouvement laïc de résistance exerça une forte influence politique au Ier siècle avant notre ère, selon Flavius Josèphe. L'historien juif dénombre six mille membres, ce qui fait de ce parti *une minorité influente dans la population*[27]. Au temps de la dynastie hérodienne, c'est-à-dire au tournant de l'ère chrétienne, une scission se produit à l'intérieur du mouvement, qui se recentre sur la piété personnelle, tandis que son aile radicale défend un idéal théocratique d'opposition aux Romains ; ce groupe de « zélés pour Dieu » deviendra le parti zélote, un groupe activiste qui fanatisera le peuple jusqu'au déclenchement de la première guerre juive en 66. Après la débâcle et la destruction du second Temple par les Romains, ce sont les pharisiens qui prendront les rênes de la recomposition du judaïsme et animeront le courant rabbinique. Le parti sadducéen, qui regroupait l'aristocratie religieuse et politique d'Israël, s'était

effondré, le Temple ayant disparu ; les zélotes, qui avaient déclenché les hostilités, avaient perdu la guerre ; seuls les pharisiens étaient à même de revitaliser un judaïsme traumatisé[28].

Un idéal perfectionniste

Les évangiles rapportent les nombreuses discussions entre les pharisiens et Jésus. Nulle surprise à cela. Les « hommes pieux » s'étaient donné pour vocation d'appliquer la Torah dans ses moindres détails à la vie quotidienne : l'enseignement de ce rabbi de Nazareth ne pouvait que les intéresser, ou les inquiéter.

Lorsqu'il décrit son engagement dans le pharisaïsme, Paul déclare : « Je faisais des progrès dans le judaïsme, surpassant la plupart de ceux de mon âge et de ma race par mon zèle débordant pour les traditions de mes pères » (Ga 1,14). La formule « traditions de mes pères » est symptomatique, car c'est ainsi que se définissait le programme pharisien. Les pharisiens « avaient introduit dans le peuple beaucoup de coutumes qu'ils tenaient des pères, mais qui n'étaient pas inscrites dans les lois de Moïse, et que, pour cette raison, la secte des sadducéens rejetait », écrit Flavius Josèphe (*Antiquités juives*, 13, 297[29]).

Quel était le contenu de ces coutumes ancestrales, que les pharisiens considéraient comme des marqueurs identitaires ? Il s'agissait essentiellement de règles de pureté, de normes sur le comportement quotidien, de prescriptions sur le jeûne et le calcul de la dîme[30]. La *Mishna* rapporte cette sentence de Rabbi Akiba (vers 50-135) : « La tradition est une haie pour la Torah, les dîmes sont une haie pour la richesse, les vœux sont une haie pour l'abstinence » (*Pirqé Avot* 3,13). L'ensemble de cette régulation protectrice (la « haie »), déduite par exégèse de la Torah écrite, constituait une Torah orale – celle que précisément les sadducéens récusaient. Cette loi orale visait à adapter

les prescriptions écrites aux situations nouvelles, dans un effort d'actualisation permanente de la volonté divine. De son éducation pharisienne, Saül-Paul tient son aisance à argumenter sur la base des Écritures avec les procédés de l'exégèse juive[31].

L'idéal pharisien était de cultiver *un état de pureté* analogue à celui auquel étaient astreints les prêtres du Temple. Pour le préserver, les membres vivaient en confréries, les *haburoth*. Leur morale était volontariste : l'individu est requis de s'investir totalement dans la recherche de la justice définie par la Loi, et il devra répondre de ses actions au Jugement dernier[32]. C'est pourquoi les pharisiens se livraient à un prosélytisme actif auprès du peuple. Leur influence sur celui-ci était plus forte que celle du parti sadducéen, réservé à l'aristocratie, ou celle du groupe essénien (qui, outre le site de Qumrân, rassemblait des adeptes dans la population).

On a, dans le passé, imaginé un lien entre Paul et Qumrân, mais il est invérifiable. Il se trouve que les livres scripturaires de prédilection de Paul (Genèse, Deutéronome, Psaumes, Esaïe) sont aussi les plus copiés et les plus commentés dans la bibliothèque de Qumrân ; mais cette coïncidence ne suffit pas pour affilier notre homme à la communauté du désert de Juda : elle prouve un commun intérêt à ces textes au sein du judaïsme du I^er^ siècle. Le pharisaïsme partageait aussi avec les esséniens une vision de l'avenir dominée par l'attente de la nouvelle création, la venue de l'Esprit saint sur le peuple, l'arrivée de Messie(s) marquant la fin de ce monde[33]. Au tournant de l'ère chrétienne, les pharisiens ont été les propagateurs efficaces de la croyance en la résurrection finale des morts. Des thèmes communs, donc, mais pas de lien avéré.

Ce qui faisait la réputation des pharisiens était *le soin méticuleux apporté à l'observance de la Torah orale dans les moindres gestes de la vie quotidienne*. Flavius Josèphe résume l'avis général : les pharisiens « sont réputés pour la rigueur

(*akribeia*) avec laquelle ils expliquent les lois » (*Guerre des Juifs*, 2, 162). Ils « ont la réputation de surpasser les autres dans la connaissance rigoureuse (*akribeia*) des lois des pères » (*Vie*, 191). Le terme grec *akribeia* désigne à la fois l'exactitude, la minutie et la rigueur de leur programme d'obéissance à la Loi. C'est le même terme que Luc, dans les Actes des apôtres, place sur les lèvres de Paul lorsqu'il relate son passé pharisien : « J'ai été formé aux pieds de Gamaliel suivant la rigueur (*akribeia*) de la Loi des pères » (Ac 22,3) ; « J'ai vécu en pharisien, selon le parti le plus rigoureux (*akribos*) de notre religion » (Ac 26,5).

Le vocabulaire concorde de part et d'autre : le mouvement pharisien veut être, au sein de la grande famille juive, *le parti de l'excellence*. Vivre son idéal perfectionniste, c'est faire le choix de l'intégrisme.

Paul l'ambitieux

On vient de le lire : Saül-Paul n'a pas seulement choisi le parti de l'excellence religieuse, il a voulu, de plus, surpasser ses confrères dans cette voie. On imagine le jeune Saül brillant (et remuant ?) dans le petit cercle d'élèves rassemblé au domicile du docteur de la Loi, où l'enseignement était assimilé par mémorisation. Que son ambition l'ait conduit à choisir pour maître le plus célèbre des pharisiens de son époque, Rabbi Gamaliel l'Ancien (vers 20-50), dont la tradition fait le petit-fils du grand Hillel, rien ne l'exclut[34]. Rien ne le garantit non plus. Avec Gamaliel, le pharisaïsme à Jérusalem a connu son âge d'or.

Ce qui est certain, en revanche, c'est que Saül-Paul a dû s'installer à Jérusalem pour suivre la formation pharisienne et s'affilier à une confrérie. C'est là qu'il connut *sa seconde socialisation religieuse*. On ne connaît, avant l'an 70, aucune filière de formation pharisienne hors de Palestine. L'extrême

exigence de pureté le fait comprendre : dans un contexte non juif, les occasions de souillure étaient innombrables. Il fallait tout simplement résider en Terre sainte pour s'acquitter des prescriptions et des interdits couvrant l'ensemble de la vie quotidienne.

N'imaginons pas la Jérusalem des années 30 comme une ville verrouillée et repliée sur elle-même. Jérusalem était *une ville internationale*, ouverte non seulement à l'afflux des pèlerinages festifs, mais aussi à la présence de nombreux juifs de la diaspora venus s'établir dans la Ville sainte[35]. Ces juifs parlant grec continuaient à s'exprimer dans leur langue et fréquentaient des synagogues hellénophones. L'une d'elles est citée dans les Actes : « la synagogue dite des Affranchis, avec des Cyrénéens et des Alexandrins, des gens de Cilicie et d'Asie » (Ac 6,9). Paul a pu faire partie des « gens de Cilicie » affiliés à cette synagogue, où l'on se retrouvait entre expatriés.

La ville était dominée par le Temple, l'une des plus somptueuses constructions religieuses de l'Antiquité. Flavius Josèphe ne peut retenir son admiration : « Cet édifice, recouvert de tous côtés d'épaisses plaques d'or, scintillait, aux premiers rayons du soleil levant, de reflets de feu et si l'on s'acharnait à le regarder, il faisait détourner les yeux comme des rayons solaires. En tout cas, pour les étrangers qui arrivaient, il apparaissait de loin comme une montagne enneigée, car là où il n'était pas couvert d'or, il éclatait de blancheur » (*Guerre des Juifs*, 5, 222-223[36]).

L'atmosphère qui régnait dans la ville était celle d'*une compétition religieuse active* entre les courants de ce judaïsme d'avant 70 si diversifié, si bigarré, si ramifié. Que ce soient les sadducéens, les pharisiens de diverses obédiences, les zélotes, les esséniens, les adeptes des prophètes messianiques, les cercles apocalyptiques… chaque fraction de la grande famille juive défendait la vérité de sa lecture de la Torah. Le même sentiment d'appartenance au peuple d'Abraham unissait ces

multiples composantes, mais chacune militait pour convaincre de la supériorité de sa croyance.

Dans le flux de visiteurs et de pèlerins, Paul aurait-il pu croiser à Jérusalem Jésus et son groupe ? Si tel fut le cas (mais ne rêvons pas), la petite grappe de disciples galiléens attachée au rabbi de Nazareth n'aura aucunement éveillé l'attention de Paul, le pharisien d'élite…

Deux mystères

Deux mystères restent attachés à cette période de la vie de Saül-Paul. Le premier : on ignore *de quoi il vivait*. De dons ? De subventions familiales ? De l'exercice de son métier de faiseur de tentes (voir plus bas, p. 75-76) ? On ne sait.

Second mystère : *Paul s'est-il marié ?* L'éthique pharisienne poussait au mariage et à la procréation, qui concrétisait l'accroissement du peuple élu promis à Abraham. Jerome Murphy-O'Connor, un dominicain de Jérusalem, s'est dit qu'il était impensable que Paul ne se soit pas plié « sans hésitation à la règle voulant qu'un jeune homme se marie dans la vingtaine » et que « si Paul était marié, il devait aussi avoir des enfants ». Pourquoi n'en parle-t-il jamais ? Murphy-O'Connor suggère que sa femme et ses enfants auraient été victimes d'un accident, et que « ce souvenir était si douloureux que Paul a enfermé cela dans un coin de sa mémoire, incapable désormais d'évoquer ce traumatisme[37] ». L'indice sur lequel il se base se lit en 1 Corinthiens : « Je dis donc aux célibataires et aux veuves qu'il est bon de rester ainsi, comme moi » (1 Co 7,8).

Paul, un veuf inconsolable ? Disons que l'imagination, même chez l'historien, devrait garder ses limites. En l'occurrence, cette hypothèse les outrepasse largement. D'autres ont pensé que Paul avait voulu demeurer célibataire pour conserver

sa liberté d'action à la manière des philosophes itinérants. En fait, les raisons du célibat de Paul ne nous sont pas plus accessibles que celles, tout aussi inhabituelles, du célibat de Jésus de Nazareth.

Le persécuteur

« Vous avez entendu parler de mon comportement naguère dans le judaïsme : avec quelle frénésie je persécutais l'Église de Dieu et je la ravageais », déclare Paul aux Galates (Ga 1,13). Il confirme à l'intention des Philippiens : « pour la loi, pharisien ; pour le zèle, persécuteur de l'Église » (Ph 3,5-6). Paul n'a jamais caché cette face sombre de son passé. S'il précise : « vous avez entendu parler », c'est le signe qu'il a lui-même entretenu auprès des Églises sa légende personnelle.

Quel est le lien entre la militance pharisienne et la persécution ? Il faut remonter, pour le comprendre, au don de la Torah. Dieu, par le don de la Loi, permet à son peuple de participer à sa sainteté. « Soyez à moi, saints, car je suis saint, moi le Seigneur ; et je vous ai séparés des peuples pour que vous soyez à moi » (Lv 20,26). L'observance des commandements a ainsi pour but de préserver la sainteté du peuple élu au milieu des nations. Les mesures dites « de séparation » (règles de pureté, *kashrout* alimentaire[38]) ne servent qu'un objectif : garantir la sainteté, la singularité, l'unicité du peuple élu au sein du monde païen. Lutter pour l'observance de la Torah, c'est lutter pour la préservation de l'identité d'Israël en tant que peuple de Dieu.

L'engagement de Saül-Paul en faveur d'Israël impliquait qu'il s'élève, avec violence s'il le fallait, contre ceux qui menaçaient la sainteté du peuple. L'enjeu n'est pas de défendre la Loi pour la Loi. *L'enjeu est identitaire* : sauvegarder le statut d'Israël comme peuple choisi.

Parvenus à ce stade, empressons-nous d'écarter une idée qui ne cesse de circuler et de polluer le débat : *Paul n'a persécuté aucun chrétien*. La violence des « zélés » s'exerce contre des coreligionnaires : c'est une secte messianique juive d'adeptes de Jésus qui est visée, une déviance jugée dangereuse[39]. Il est anachronique d'user de ce langage (le terme « chrétien » n'apparaîtra que dix ans plus tard, à Antioche[40]), car cela voudrait dire que dans les années 25-30, juifs et chrétiens formaient deux religions séparées. Or, il n'en est rien. La campagne persécutrice de Saül-Paul était une affaire strictement interne au judaïsme. Certes, l'intéressé dira de lui-même qu'il a « persécuté l'Église de Dieu » (1 Co 15,9 ; Ga 1,13 ; Ph 3,6), mais ce discours est rétrospectif ; il ne saurait décrire adéquatement les raisons de son hostilité.

Saül a harcelé des juifs, oui, mais dans quelle intention ?

Les zélés de Dieu

Le terme par lequel il s'autodésigne livre la clef : « *pour le zèle*, persécuteur de l'Église » (Ga 3,6). Ce terme grec *zèlos* a une histoire. Il ne désigne pas un état psychologique compulsif, mais une posture biblique de zèle sacré, de sainte ardeur, de fanatisme pieux. L'origine se trouve dans la formule vétérotestamentaire du Dieu jaloux (*theos zèlotès*), qui évoque l'ardeur divine à préserver Israël de la fréquentation d'autres dieux (Ex 20,5 ; 34,14 ; Dt 4,24 ; 5,9 ; etc.). Dans l'histoire d'Israël, le *zèle* de plusieurs s'est enflammé contre ceux qui menaçaient la sainteté du peuple et faisaient courir au peuple élu un risque identitaire.

À l'origine, on trouve la figure du prêtre Pinhas, qui tua un Israélite et sa femme moabite parce que cette union avec une païenne souillait le peuple, et sauva de la sorte Israël du fléau qui l'accablait : il fut honoré d'avoir fait montre de « zèle pour

son Dieu » (Nb 25,6-13). Dans la ligne de Pinhas, le prophète Élie déploya un zèle meurtrier à l'égard des prophètes de Baal (1 R 18,40). Au milieu du IIe siècle av. J.-C., le prêtre Mattathias fut lui aussi « enflammé de zèle pour la Loi comme l'avait été Pinhas » et égorgea sur l'autel un juif qui s'apprêtait à sacrifier aux idoles (1 M 2,23-26), avant de prendre la tête de la résistance contre la dynastie hasmonéenne. Je rappelle que le mouvement zélote tient précisément son nom du *zèle* qui conduit ses membres à affronter les Romains impies qui souillaient la Terre sainte.

Philon d'Alexandrie justifie l'usage de la violence contre ceux qui commettent les « crimes » que sont l'idolâtrie, l'apostasie et le parjure :

> (Si) des membres de la nation délaissent le culte de l'Unique […], ils doivent être frappés des plus sévères châtiments, car ils préfèrent l'obscurité à la plus éclatante lumière […]. Et il est légitime d'autoriser tous ceux qui sont remplis de zèle pour la vertu à appliquer ces châtiments immédiatement et sur-le-champ, sans traduire les coupables devant un tribunal, un conseil, ou une quelconque instance. Ils peuvent donner libre cours à cette haine du mal, à cet amour de Dieu qui les poussent à punir inexorablement les impies… (*De specialibus legibus*, 54-55).

On a envie de conclure : carte blanche aux tueurs, pour défendre l'honneur de Dieu et l'exclusivité de sa relation à Israël. Le zèle, la « haine du mal », sont motivés par l'angoisse devant la perte de la sainteté du peuple. *Saül-Paul s'inscrit dans la lignée de Pinhas, d'Élie et de Mattathias : il est animé d'une sainte ardeur pour protéger la relation unique de Dieu avec son peuple face à ceux qui, selon lui, la menacent*. Encore une fois, il ne s'agit pas de défendre la Loi pour la Loi, mais de préserver la participation du peuple élu à la sainteté de Dieu.

Saül-Paul était porté par l'élémentaire conviction que, YHWH étant un Dieu jaloux, aucune infraction grave à la sainteté du peuple n'était tolérable. Son combat, à l'interne, était un combat pour Israël.

Ce constat nous place devant la question : qu'est-ce qui, dans la croyance des juifs adeptes du Seigneur Jésus, l'a mené à percevoir un danger mortel pour le peuple ?

Le danger helléniste

Paul lui-même ne livre aucun détail sur son activité persécutrice. Il ne dit pas non plus s'il fut le seul inquisiteur à Jérusalem. L'auteur des Actes des apôtres le fait à sa place. Il raconte que Paul a assisté au martyre d'Étienne à Jérusalem, sans y prendre part activement (Ac 8,1), mais qu'il a déclenché une opération de ratissage dans les maisons des suspects, arrachant hommes et femmes et les jetant en prison (Ac 8,3). Il précise, et ce détail est d'une importance capitale : « En ce jour-là éclata contre l'Église de Jérusalem une violente persécution. *Sauf les apôtres*, tous se dispersèrent dans les contrées de la Judée et de la Samarie » (Ac 8,1).

Un mot d'explication sur le contexte. L'auteur des Actes relate un conflit surgi entre les « Hébreux » et les « Hellénistes » (Ac 6,1). Entendons par là : les juifs adeptes du Christ parlant hébreu (les Hébreux) d'un côté, les juifs adeptes du Christ parlant grec (les Hellénistes) de l'autre. La querelle portait sur une question d'intendance : l'oubli des veuves hellénistes lors de la distribution des secours aux démunis. À la suite de ce conflit, les Hellénistes ont été dotés d'un collège de sept personnalités, dont la figure éminente était Étienne, un prédicateur charismatique apprécié (Ac 6,2-6).

À sa manière, Luc traite pudiquement la première scission intervenue dans l'Église de Jérusalem, entre d'une part les croyants hébreux sous l'égide des douze apôtres, d'autre part les croyants parlant grec sous la conduite des Sept. Chaque communauté se réunissait vraisemblablement de son côté, à la manière des synagogues particulières pullulant dans la Ville sainte. Il est quasi certain que ces Hellénistes étaient des juifs de la diaspora établis à Jérusalem, continuant à parler et à penser en grec. Si la persécution animée par Paul a touché l'Église de Jérusalem « sauf les apôtres », il faut en conclure que seuls les Hellénistes ont été visés par la razzia[41].

Remarquons que si les Hellénistes viennent de la diaspora et vivent dans une communauté hellénophone, Saül-Paul, qui appartient lui aussi au judaïsme hellénistique de Jérusalem, connaît le milieu. *Qu'est-ce qui, dans ce milieu, l'a alerté ?* C'est encore le livre des Actes qui vient à notre secours. Étienne, le chef de file des Sept, est accusé devant le sanhédrin de « tenir sans arrêt des propos hostiles au Lieu saint et à la Loi » (Ac 6,13). L'auteur des Actes lui prête un long discours de défense, qu'il a recomposé sur la base de traditions hellénistes. L'affaire finira très mal, puisqu'à défaut de procès en règle, Étienne sera emmené hors de la ville et lynché par la foule (Ac 7,54-60).

Le salut par tricherie ?

Que ressort-il de ces accusations ? D'abord, le fait que les Hellénistes sont accusés de tenir des propos critiques sur le Temple et la Torah. Voilà qui ne surprend pas vraiment. Venus de la diaspora, ils avaient adopté en effet une position plus laxiste que les juifs palestiniens : d'une part les prescriptions rituelles de la Torah étaient à leurs yeux moins contraignantes

que les impératifs moraux (ce qui n'était pas pour plaire aux pharisiens) ; d'autre part, ayant vécu loin du Temple, ils n'étaient pas prédisposés à lui attacher une dévotion excessive. Fréquenter des non-juifs ne leur posait pas non plus de problème.

Les Hellénistes avaient donc de quoi être attirés par la prédication de Jésus. Car l'homme de Nazareth avait recentré la Loi sur l'impératif de l'amour d'autrui, donc sur sa dimension morale, brisant le sabbat pour venir en aide au prochain et affichant une certaine désinvolture face à la loi rituelle[42]. Quant au Temple, le geste violent de Jésus bousculant changeurs et marchands d'animaux sacrificiels dans la cour des païens (Mc 11,15-17), ainsi qu'une prophétie sur la ruine du Temple qui lui sera reprochée lors de son procès (Mc 14,58), sont autant d'éclats qui ont laissé des traces. Faut-il ajouter que la mort de Jésus et son sang « versé pour la multitude » (Mc 14,24) rendaient inutile d'offrir au Temple le sacrifice rituel pour le pardon des péchés ? Bref, sur la question de la Loi comme dans leur rapport au Temple, les Hellénistes avaient de quoi être suspects aux yeux des pharisiens.

Saül-Paul aura compris que la loyauté première des Hellénistes n'était plus la sauvegarde de la sainteté d'Israël et de son élection au sein des nations. Leur croyance dépendait désormais d'un autre lien, qui fragilisait l'attachement d'Israël aux deux pôles identitaires qu'étaient – avant la catastrophe de 70 – la Loi et le Temple. *Toucher à ces piliers inviolables de l'identité juive n'était pas tolérable.* N'était-ce pas obtenir le salut par tricherie[43] ? En tout état de cause, c'était travailler à l'effacement des frontières inaliénables entre le peuple élu, Israël, et les païens. Ce qui était parvenu à la connaissance de Saül-Paul, à savoir que ces juifs messianiques accordaient foi à un homme crucifié, donc maudit par la Loi (Dt 21,23), ne pouvait qu'être reçu comme un blasphème.

Les Hébreux, en revanche, n'ont pas été la cible de la razzia paulinienne. Sous la houlette de Syméon-Pierre et du cercle des douze apôtres, l'aile hébraïque pratique en effet l'intégration totale à la ritualité juive. Plus tard, lorsque Jacques, frère du Seigneur, aura succédé à Pierre, cette ligne conservatrice demeurera ; Paul l'apprendra à ses dépens, puisque l'Église de Jérusalem déploiera une contre-mission qui mettra la sienne en danger dans les communautés qu'il avait fondées. Mais nous n'en sommes pas encore là.

La répression en marche

Quel fut l'effet de la répression exercée par Saül-Paul à Jérusalem ? Une fois encore, il est relaté dans les Actes : contraints à la déportation, les Hellénistes et leurs familles fuient au nord, le long de la côte méditerranéenne. Ils s'installent à Antioche, la métropole syrienne, où ils fondent une Église qui évangélisera les non-juifs (Ac 11,19-21). Ironie du sort, c'est cette Église qui, plus tard, accueillera Paul et fera de lui son agent pour déployer la mission païenne à grande échelle…

Le zèle sacré de Saül-Paul a été débordant. Exagération ou pas, Luc lui fait dire devant la cour du roi Agrippa :

> [10] J'ai en personne incarcéré un grand nombre des saints en vertu du pouvoir que je tenais des grands prêtres et j'ai apporté mon suffrage quand on les mettait à mort. [11] Parcourant toutes les synagogues, je multipliais mes sévices à leur égard, pour les forcer à blasphémer et, au comble de ma rage, je les poursuivais jusque dans les villes étrangères. (Ac 26,10-11)

Le portrait est effrayant : *Paul a du sang sur les mains.* Certes, il s'autorise d'une officialité dans la répression : son

pouvoir, il le tient des grands prêtres. C'est fort du même dispositif qu'il se rend à Damas : « Il alla demander au grand prêtre des lettres pour les synagogues de Damas. S'il trouvait là des adeptes de la Voie, hommes ou femmes, il les amènerait, enchaînés, à Jérusalem » (Ac 9,1-2). Flavius Josèphe confirme l'influence de la diaspora juive dans cet important centre commercial, à deux cent quarante kilomètres au nord de Jérusalem[44].

Mais, sur la description de Luc, les historiens toussent. L'officialité de l'expédition punitive de Paul et sa caution par la plus haute autorité religieuse d'Israël sont-elles crédibles ? Le sanhédrin de Jérusalem détenait-il, au Ier siècle, pareil droit d'extradition sur les synagogues de la diaspora ? On a objecté que Saül-Paul, ni sanhédrite ni rabbi, n'était aucunement habilité à recevoir un mandat officiel. Par ailleurs, un pouvoir coercitif reconnu par Rome au sanhédrin hors de Judée n'est historiquement pas avéré. Alors, affabulation lucanienne, dans le but de faire apparaître son héros d'autant plus noir qu'il sortira plus blanc de sa « conversion » ?

Il y a là, sans doute, de l'emphase et du romanesque de la part de l'auteur des Actes. Il s'agit pour lui de montrer que l'hostilité à l'égard des disciples de Damas n'était pas une anecdote, mais provenait du cœur même de l'officialité juive[45]. Cependant, tout n'est pas faux dans ce récit, loin de là. Car l'envoi de lettres d'une synagogue à l'autre est un phénomène bien connu[46]. Il est réaliste de penser que Saül-Paul, de sa propre initiative ou mandaté par une synagogue de Jérusalem, a décidé de *mettre en garde les juifs de Damas contre le péril de l'hérésie nouvelle* et de leur faire adopter les mesures de sauvegarde les plus sévères. À cet effet, il a pu requérir du grand prêtre des lettres de recommandation destinées à l'introduire et à faire pression sur les autorités synagogales à Damas. Ces croyants indésirables devaient être exclus des assemblées locales.

C'est au cours de cette expédition punitive que l'imprévu surgira en chemin.

Était-il beau ? Était-il laid ?

Juste avant d'ouvrir le chapitre suivant, posons-nous la question : à quoi Paul ressemblait-il ? Quelle était son apparence ? Les *Actes de Paul*, un récit apocryphe de la fin du IIe siècle, a brossé de lui un portrait qui, à partir de l'an 400, fixera son image dans toute l'iconographie ancienne : « Paul, un homme de petite taille, à la tête dégarnie, aux jambes arquées, vigoureux, aux sourcils joints, au nez légèrement aquilin, plein de grâce » (*AcPaul* 3,3). Ce portrait ne correspond guère à nos canons actuels de beauté masculine, mais voulait-on dire qu'il était beau ou qu'il était laid ? Une incursion dans la littérature gréco-romaine montre une description dans le goût du temps, à l'image de personnages célèbres[47]. Ce portrait tient donc plus du stéréotype que de la ressemblance à l'original.

« Tantôt il apparaissait tel un homme, tantôt il avait le visage d'un ange », ajoute l'auteur des *Actes de Paul* (3,3). Cette ambivalence ne traduit-elle pas le mélange de fascination et de répulsion généré par le personnage dans l'Antiquité ? De lui-même, Paul parle d'une « faiblesse dans la chair » (Ga 4,13) et mentionne son « écharde dans la chair » (2 Co 12,7). Assurément, le charme ne fut pas la qualité première de cet homme.

Chapitre 2

Une vie qui bascule

Lorsqu'ils abordent l'événement qui fit basculer la vie de Saül-Paul, les chercheurs se tâtent. Faut-il parler de conversion ? Faut-il parler de vocation[48] ? Ne prononçons pas le mot « conversion », s'écrient les uns : Saül-Paul n'a aucunement quitté son judaïsme de naissance pour adopter une nouvelle religion ; dire de lui qu'il a « rejeté la période juive de sa vie[49] » est assurément faux. Parler de « vocation » à évangéliser les païens est bien trop faible, rétorquent les autres ; l'événement du chemin de Damas a fait basculer sa vie et n'a rien d'un changement en douceur. Conversion ou vocation ? Alan Segal, un chercheur juif, admet le terme « conversion » à condition que l'on dise que Saül-Paul est passé « d'une variété de judaïsme à une autre », très exactement du parti pharisien à un messianisme juif universel[50].

Parlons alors du « retournement » de Paul ; le mot est susceptible de mettre tout le monde d'accord.

L'image qui s'est fixée dans la mémoire chrétienne provient des Actes des apôtres. Luc a raconté, pas moins de trois fois (Ac 9,1-19 ; 22,6-21 ; 26,12-18), la spectaculaire chute de Saül-Paul, foudroyé par une lumière aveuglante, puis conduit par ses compagnons de voyage à Damas, où Ananias le guérit et le baptise. Cette image d'Épinal est issue de la plume de

Luc. Notons en passant que Paul est tombé du haut de ses convictions plutôt que de son cheval. L'usage de cette monture était en effet réservé aux courriers impériaux ou aux officiers de l'armée, et c'est à partir du XII^e^ siècle seulement que, dans l'iconographie, Paul passe du statut de piéton à celui, plus prestigieux, de chevalier[51]. Se basant sur des traditions entendues, Luc a composé une scène au goût de son public, de sensibilité grecque : c'est ainsi qu'à l'époque on se représentait une conversion dramatique[52]. Mais, pour l'historien, son récit n'aide pas beaucoup.

L'autopsie d'une vision

Le phénomène de vision, qui est issu d'un état modifié de conscience, n'a pas manqué de susciter des *tentatives d'explication psychologique*. Les théories sont multiples[53].

On a imaginé Saül le pharisien miné par une crise inconsciente, venue d'une incapacité à satisfaire son idéal perfectionniste ; une hallucination aurait conduit à la résolution cathartique de la crise. Dans une perspective freudienne, on a pensé à des troubles névrotiques issus de pulsions sexuelles inassouvies. Sur le mode de Carl Gustav Jung, on a évoqué la face sombre de Paul, dominée par une quête infructueuse d'obéissance parfaite à la Loi. Gerd Theissen a postulé chez Saül-Paul un conflit inconscient avec la Loi, qu'il aurait refoulé et compensé par un zèle démonstratif allant jusqu'à la persécution des chrétiens ; sa conversion aurait permis la réappropriation de son moi obscur[54]. Leopold Szondi, psychanalyste hongrois, parle du retournement d'un système pulsionnel marqué par la violence et la rage[55] ; à l'image de Moïse, tueur devenu législateur d'Israël, Saül-Paul reconvertit sa violence mortifère en entreprise de persuasion religieuse. Finalement, l'exégète Christian Strecker a évoqué

un basculement identitaire signifié par un rituel initiatique de type chamanique[56].

On se souviendra de la thèse de Theissen lorsqu'on abordera les polémiques virulentes de Paul contre ses interlocuteurs juifs ou judaïsants ; il est évident qu'il rejette ses adversaires comme il a répudié son passé – ou, mieux dit, qu'en les combattant, il combat cette ancienne part, sombre, de lui-même.

Pour autant, *ces diverses théories atteignent-elles le secret de sa conversion ?* Elles se heurtent, de fait, à deux difficultés. Premièrement, elles pensent être en mesure de percer le mystère d'un événement mystique, mais les textes n'en livrent malheureusement rien et se dérobent à leurs spéculations. Deuxièmement, ces théories basent leur hypothèse de crise sur la lecture de Romains, où Paul décrit l'homme déchiré entre son vouloir-faire le bien et le constat qu'il échoue (Rm 7,7-25) ; or, lorsqu'il évoque son passé pharisien, Paul ne fait pas mystère de son succès : face à la Loi, il se déclare « irréprochable » (Ph 3,6). Paul n'a donc pas échoué dans sa pratique de la Loi. Son expérience ne doit pas être confondue avec la conversion de saint Augustin ou celle de Martin Luther, qui l'un et l'autre, sur fond d'échec, ont passé du vice à la vertu ou de l'angoisse à l'apaisement[57].

Il est plus fécond, à mon avis, de se tourner vers la psychologie de la religion, qui a étudié le phénomène de conversion religieuse[58]. Qu'apprend-on à ce sujet ? On apprend : a) que la conversion mystique est une expérience émotionnelle intense du divin, qui fait capituler le sujet ; b) que la conversion est un processus conduisant l'individu à changer de système de signification, c'est-à-dire à bouleverser sa vision de Dieu, du monde et de soi ; c) que la conversion provoque un changement identitaire, qui nécessite d'être validé par le nouveau groupe auquel s'affilie le sujet ; d) que le récit de conversion est une

reconstruction de l'individu, une mise en scène, visant à faire porter toute l'initiative à Dieu.

Je retiens ces quatre paramètres : *capitulation du sujet – changement du système de signification – validation par le nouveau groupe d'affiliation – mise en scène du récit de conversion*. Nous aident-ils à comprendre les rares allusions faites par Paul à l'événement de Damas ?

Ce que Paul en dit

Commençons par *la capitulation du sujet*. La première fois que Paul parle de son retournement dans ses écrits, c'est dans la première lettre aux Corinthiens :

> Ne suis-je pas apôtre ? N'ai-je pas vu Jésus, notre Seigneur ? (1 Co 9,1)
> [8] En tout dernier lieu, il s'est fait voir à moi aussi, l'avorton. [9] Car je suis le plus petit des apôtres, moi qui ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. (1 Co 15,8-9)

Dans les deux textes intervient le verbe « voir ». Paul se réfère à *une expérience visionnaire*, ce qui entre dans la définition de la conversion mystique : il a vu le Christ vivant, donc il peut en témoigner. Le premier texte légitime l'apostolat de Paul par sa vision du Christ. Le second aligne la vision de Paul sur les apparitions du Ressuscité à ses disciples ; mais s'il s'inscrit dans cette glorieuse succession, c'est au rabais, puisqu'il n'a pas le prestige des Douze et pâtit d'un passé sulfureux (« j'ai persécuté l'Église de Dieu »). Jolie habileté de Paul : il s'inscrit au rabais, mais s'ajoute néanmoins aux visions fondatrices du christianisme !

Par ailleurs, lorsque Paul parle de sa vocation d'apôtre, il inclut toujours l'apostolat des païens. On le lit par exemple en Romains : « Par lui [Jésus Christ] nous avons reçu la grâce d'être apôtre pour conduire à l'obéissance de la foi, à la gloire de son nom, tous les peuples païens » (Rm 1,5). Par conséquent, Paul interprète l'événement de Damas comme une vision du Christ ressuscité, qui légitime son apostolat auprès des non-juifs, et bénéficie d'un statut égal aux apparitions pascales dont ont bénéficié les Douze. À Damas, c'était Pâques pour lui, et cet événement l'a propulsé vers le monde des nations.

Il revient plus tard sur l'événement, à l'adresse des Galates :

> [15] Lorsque celui qui m'a mis à part depuis le sein de ma mère et m'a appelé par sa grâce a jugé bon [16] de révéler en moi son Fils afin que je l'annonce parmi les nations… (Ga 1,15-16a)

La *mise en scène du récit de vocation* est particulièrement intéressante à observer. Paul évoque une « révélation » et le terme grec est *apokalyptein* ; il s'agit d'un dévoilement, d'une apocalypse. Paul a reçu en pleine face l'événement de Damas comme une apocalypse. Mais cette apocalypse elle-même emprunte le langage de la vocation prophétique d'Esaïe (49,1) et de Jérémie (1,5) : eux aussi ont été appelés « dès le sein de leur mère » pour être « lumière des nations ». En révélant à Paul que Jésus est son Fils, Dieu, qui l'avait élu bien avant le tournant de sa vie, l'a fait entrer dans la succession des prophètes. Autrement dit : dans la rupture que représente dans sa vie la vision du Christ ressuscité, *Paul tisse une continuité qui remonte à l'action séculaire de Dieu pour son peuple*. De plus, puisque la vocation d'apôtre des nations remonte au sein de sa mère, elle ne trahit pas son identité mais la révèle, et s'inscrit dans le désir originel de Dieu.

La capitulation du sujet est évidente : Dieu est, sans réserve, l'agent du changement. Dans son travail missionnaire, Paul est redevable d'une dette immense : le choix de Dieu.

La cassure

À l'adresse des Philippiens, après avoir décliné son brillant pedigree pharisien, Paul coupe brusquement :

> [7] Or toutes ces choses qui étaient pour moi des gains, je les ai considérées comme une perte à cause du Christ. [8] Mais oui, je considère que tout est perte en regard de ce bien suprême qu'est la connaissance de Jésus Christ mon Seigneur. À cause de lui j'ai tout perdu et je considère tout cela comme ordures afin de gagner Christ. (Ph 3,7-8)

Paul évoque ici sans nuance *le changement radical de son système de signification* qu'a entraîné l'expérience de Damas : les signes identitaires de l'Israélite (conversion, fidélité à la Loi, zèle, obéissance irréprochable) ont désormais basculé dans la négativité face à la « connaissance de Jésus Christ mon Seigneur ». Ce qui était gain autrefois est devenu perte. La rhétorique a changé : en Galates prévalait la continuité dans l'agir de Dieu, ici domine la cassure.

Je résume, en reprenant les paramètres de la conversion religieuse. Même s'il ne recourt pas au terme « conversion », la façon dont Paul décrit le renversement de valeurs provoqué par l'événement de Damas correspond à la définition d'un changement de système de signification. Ses propos ne nous livrent aucun détail sur sa vision, sinon que lui est apparu le Christ exalté. Dieu est l'origine de la révélation, et Paul a capitulé. Alan Segal évoque la mystique juive du *ma'aseh merkavah*